

Le Soi comme « oeuvre d'art »

Petru Bejan
Université „Al. I. Cuza” de Iasi

Abstract

The Self as a Work of Art

More and more aesthetic projects seek to converge art with real life, up to becoming coincident. The expressions 'art of living', 'art as way of life', 'to live artistically' illustrate precisely such an overlap. The body can be an interface in relation to the others, but also the instrument by which we can gain our confidence and self-esteem. This is the context in which Richard Schusterman speaks of 'the self as a work of art'. 'The somaesthetics', in the form promoted by the American aesthetician, is concerned with the 'styling of the self' by modeling one's own body. This has as object the body, as perceived by each, in order to provide pleasant sensations or beautiful depictions. In general frameworks, it can be described as a critical and philosophical study of experience, regarding the use of the body as a place of sensorial aesthetic appreciation and creative self-modeling.

Keywords: 'art of living', The Self, body, 'somaesthetics'

1. Le corps symbolique

L'image peut être perçue comme phénomène anthropologique, médiateur entre le corps regardant et le corps regardé. Le corps, à son tour, constitue un lieu des images » ainsi que leur « support » (par exemple, le corps peint en *body art*). Le corps et l'image entretiennent un rapport d'analogie, l'un qui permet de suivre les métamorphoses de la notion de corps tout au long de l'évolution de l'image, et, inversement, « toute modification de la vision sur l'image », à partir de la manière d'envisager le corps (Belting 2004, 169). L'image du corps s'inscrit donc en un scénario anthropologique plus vaste,

avec des vertus spéculatives, censées reconstruire une certaine image de l'homme

Le corps même constitue une image, non seulement dans l'art, mais aussi dans la vie quotidienne. En tant que représentation du corps, l'image est quelque peu artificielle à cause de notre penchant à la simulation. On est perçu tel que l'on est ou qu'on voudrait l'être. Quand les autres le regardent, notre corps devient image, l'une à laquelle on travaille ou qu'on cherche à retoucher. Maurice-Merleau Ponty décrit le corps comme « le symbole de tous les symboles existants ou possibles ». De même, Michel Bernard le considère comme « ouverture et carrefour du champs symbolique », « le symbole dont use une société pour parler de ses fantasmes » (Bernard 1995, 133-134). Est-il possible?

2. Les « imperfections » de la perfection

Tirée du contexte et utilisée dans une direction philosophique et littéraire, la métaphore chrétienne du corps comme temple du Saint Esprit a pu être récupérée de plusieurs manières. L'une de ses réutilisations appartient à l'Américain Henry David Thoreau (le père de l'idée de « désobéissance civile ») qui a vécu au XIX^e siècle : « Chaque homme est le bâtisseur d'un temple appelé son corps. (...) Nous sommes tous des sculpteurs, des peintres et notre matériel est notre propre chair, le corps de sang et d'os. La noblesse commence tout de suite à paufiner les traits humains, que la bassesse et la sensualité ramènent à la bestialité ». En d'autres termes, l'intérêt pour son propre corps, pour le soigner et pour l'embellir, fournit les meilleurs indices concernant la personnalité d'un individu.

Les affirmations de Thoreau étaient pourtant contredites par sa propre allure. Le romancier Nathaniel Hawthorne, un de ses contemporains, utilisait dans son portait des termes assez durs : « [Thoreau] est on ne peut plus laid, le nez long, la bouche tordue, rustre, bien que poli à sa façon, ayant des manières qui correspondent parfaitement à son allure. Mais sa laideur en est une d'honnête homme, et, en quelque sorte, agréable, en lui allant mieux que la beauté ». Ni

pour Thoreau ni pour plusieurs des gens considérés comme « importants », les petites infirmités ou défauts n'ont pas constitué d'obstacle à l'articulation de carrières vraiment remarquables. La beauté est-elle toute-puissante ? Aurait-elle des désavantages ou des imperfections cachées ?

Le profil de l'homme puissant qui laisse « des traces » profondes dans l'histoire ne ressemble guère à celui d'un Casanova séduisant ou à celui d'un *dandy* irrésistible, en s'emparant facilement des redoutes de précieuses frivoles. Comme il a des buts difficilement réalisables, il néglige sa forme et ses qualités physiques, en sacrifiant parfois sa vie privée, sa famille et sa santé. Dans son cas, l'entraînement mental dépasse celui des muscles. « Les conquêtes » avec lesquelles il peut se vanter sont rangées plutôt du côté de la connaissance, de la créativité, du pouvoir politique, que de celui des satisfactions immédiates.

Le préjugé de la beauté dévastatrice est contredit par la réalité. Dans la politique, par exemple, combien de ceux qui ont détenu ou qui détiennent le pouvoir ont eu (ont) la chance de l'intégrité physique et/ou de la perfection corporelle ? Les hommes considérés comme « grands » ont eu des problèmes de taille. Napoléon, on le sait, non seulement il était petit et replet, mais il souffrait d'épilepsie et d'hypo-leucophobie (la peur des chevaux blancs) ; la révolution bolchévique a gratifié Lénine de syphilis (maladie qui lui a causé la mort) ; Staline était et paralytique et paranoïaque ; Franklin Roosevelt – le président des Etats Unis pendant la Seconde Guerre Mondiale – dirigeait son pays d'un fauteuil roulant ; Hitler avait la maladie Parkinson et, semble-t-il, une dysfonction érectile ; Ceaușescu luttait contre le bégaiement congénital et, plus tard, contre le diabète. Les politiciens de nos jours ne sont pas non plus très proches des modèles esthétiques idéaux. Combien de défauts et de faiblesses pourrait-on leur trouver ?

La beauté est rare et sélective, mais aussi une « excellente recommandation » (Montaigne). On ne choisit pas son corps et on ne peut pas s'en débarrasser non plus. Mais, pourrait-on compter seulement sur ses charmes ? Les critiques de la beauté exclusiviste ont, à leur tour, des arguments sérieux. Rappelons ici Horkheimer, Adorno, Cioran, C. Noica.

Les deux premiers critiquaient toute tentative d'exagérer le soin pour le corps, en la trouvant aliénante. Les nazis seulement imposaient les standards physiques opprimés, en éliminant ceux qui ne répondaient pas au type physiologique arien. Dans son *Précis de décomposition*, Emile Cioran parle des « avantages de la débilité » (Cioran 1949, 139-141). Si la beauté ne connaît pas la souffrance, le désespoir ou la maladie, elle reste dans le registre médiocre du dérisoire cosmétique.

Constantin Noica, lui aussi usait d'un pareil argument quand il montrait que les grands systèmes de pensée étaient le plus souvent des refuges de « grands frustrés ». On pourrait très bien parler d'une « philosophie ésopique » propre à ceux qui ont philosophé par ressentiment, aux malades et aux malformés. On ne manque pas d'exemples. On dit qu'Aristote souffrait d'ulcère et qu'il était assez frêle ; saint Thomas d'Aquin était gros et taciturne (on le surnommait d'une manière ironique « le bœuf muet ») ; Descartes est tombé malade de pneumonie en tenant des cours de philosophie pendant l'hiver, à cinq heures du matin, pour une reine capricieuse ; Kant était mince, bossu et austère ; Voltaire, Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche, Sartre, Jaspers – laids et maladifs.

Dans les représentations plastiques traditionnelles, on rend la perfection par des touches diaphanes, harmonieuses, bien proportionnées. Mais, la beauté est-elle exclusivement dépendante du corps ? Les artistes Jake et Dinos Chapman proposent un changement de perspective. *Le Surhomme* (1995) – une de leurs œuvres – fait l'éloge de l'homme supérieur dont la beauté est totalement indépendante des standards habituels. Le modèle est réel ; Stephen Hawking – le physicien de génie – représente la possibilité de dépasser la condition biologique précaire par le pouvoir de la pensée et de l'intelligence. Dans son cas aussi, le corps reste un temple, même si le temps ou les mauvaises circonstances l'ont presque ruiné. .

3. Les caprices de la beauté

Les traits physiologiques sont, on le sait, décisifs dans la relation avec l'autre ; ils peuvent rendre quelqu'un agréable ou, par contre, désagréable. Les compatibilités et les affinités

récioproques sont dirigées par les repères extérieurs. D'où l'intérêt pour l'image ou pour l'aspect physique. Quels sont les atouts du corps parfait ? Vaut-il la peine de le soigner d'une manière excessive ? Quel est le « prix » de la beauté ? Faut-il beaucoup investir en elle ? Comment pourrait-on amortir les coûts, étant donné le fait que le temps « ne pardonne pas », mais qu'il agit d'une manière irréversible ?

Si les signes de surface sont encourageants, la perception du corps – son propre corps ou le corps de l'autre – nous procure, en général, du plaisir. La beauté est une prémisse du succès ; celui qui possède un visage naturel, une « carcasse » attractive, a à la portée de main un meilleur répertoire de possibilités pour réussir. La culture occidentale a encouragé ce modèle, en stimulant en même temps tous les fantasmes de la perfection accessible. En investissant dans sa propre image, dans son propre corps, on augmente ses possibilités. À côté de la cosmétique et du design vestimentaire, la chirurgie esthétique intervient avec des instruments spécifiques pour corriger ou augmenter la beauté extérieure. Les défauts peuvent être corrigés avec la seringue et le bistouri, et les qualités – mises en évidence par des retouches spécialisées. C'est dans ce but que toute une industrie est mobilisée chaque jour pour soutenir le mythe de la beauté éternelle. Le prix de la beauté augmentée artificiellement est exprimé non seulement en argent, mais aussi en souffrance : tatouages, piercing, implants, liposuccions, tous équivalant à un nombre égal d'interventions douloureuses pour obtenir le « capital » de beauté espérée.

Il y a de nombreuses personnes qui critiquent ce genre d'efforts, en y voyant les indices de l'aliénation et de la superficialité chronique. On perçoit de cette manière le soin presque métaphysique de mesurer sa pesanteur, l'angoisse provoquée par le désir que ses épaules, seins ou hanches correspondent aux canons idéaux, les heures de préparation physique qu'on dédie avec assiduité aux muscles abdominaux, aux jambes et aux fesses. Obsédé par l'esthétisme des formes anatomiques, le culturisme se présente sous la forme d'un sport des apparences ; il défie l'humain en affichant des modèles difficiles à suivre, mais que la publicité et la propagande

exploitent amplement par scrupules commerciaux, en réifiant, en déformant et en fragmentant le corps. L'individualité et la liberté de chacun sont ainsi sabotées, les gens étant invités à se conformer à des étalons publics inaccessibles ou oppressifs.

La négligence envers son propre corps peut être aussi agaçante que les excès « décoratifs ». Si l'on donne raison aux signaux récents, on pourrait dire que les modèles de beauté agréés par le monde actuel sont en train de se compromettre. Le manque de naturel du corps et son artificialisation ostentatoire stimulent les gestes de repliement et de réfutation. On oserait dire ici que la beauté elle-même a perdu son identité. .

4. Le Soi comme « œuvre d'art »

L'un des clichés souvent utilisés dit que l'art « imite » la vie. Le sens mimétique a une tradition vénérable ; il suggère que l'artiste prend un modèle et que son ouvrage doit être situé en rapport d'adéquation formelle avec celui-ci. La diversification des pratiques artistiques a obligé les esthéticiens de faire des repliements conceptuels. Aujourd'hui, les arts prétendent de plus en plus *transfigurer, intervenir, transformer* et *modeler* la réalité. La « transfiguration » implique le détachement du modèle, l'utilisation de l'imagination euristique, l'avancement dans une direction inédite et créatrice. Emprunté à la biologie, le synonyme « métamorphose » fait référence à cette disponibilité même d'opérer des modifications au niveau formel. L'art corporel (*Body art*), par exemple, exhibe le corps physique en en faisant un lieu des masques et des dissimulations identitaires.

Si l'on regarde autour de nous, on pourrait dire que la vie quotidienne arrive à imiter de plus en plus l'art. Dans cette situation le corps continue à rester le champ d'essai préféré. L'incompatibilité avec les standards situationnels de beauté donne naissance à de grands complexes et frustrations. Certains ne sont plus à l'aise dans leur peau. La « réconciliation » avec son propre corps est toujours douloureuse. Les interventions chirurgicales, les injections de silicone, de botox et d'acide hyaluronique donnent pour le

moment l'impression d'un façonnement esthétique salvateur ou opportun. Dans ces circonstances, et le corps et la manière dont on se voit dans le miroir peuvent subir des modifications. Pourrait-on modeler la personnalité sans recourir à des interventions sanglantes, à des seringues ou des bistouris ?

Richard Shusterman, l'un des philosophes contemporains de grande notoriété, est l'auteur de quelques projets qui visent le rapprochement de l'art avec la vie réelle jusqu'à ce que les deux coïncident. Les syntagmes « l'art de vivre » ou « l'art comme manière de vivre » illustrent une telle superposition. De plus, le corps peut être interface par rapport aux autres, mais aussi l'instrument par l'intermédiaire duquel on peut récupérer la confiance et le respect de soi. Voilà le contexte argumentatif où l'esthéticien pragmatique parle du « soi comme œuvre d'art » (*The Self as a Work of Art*) en ébauchant les lignes d'une « esthétique somatique », préoccupée de la « stylisation du soi » par le façonnement du corps.

L'erreur fondamentale qu'on fait couramment, croit Shusterman, est de mettre en opposition l'esprit et le corps. Ce dernier ne doit être considéré ni robot ni cadavre ; il est perceptif, pensant et intelligent ; il est la source principale des capacités sensorielles et cognitives. Dans le livre *Body Consciousness (La Conscience du corps* (cf. Schusterman 2008) Schusterman aborde le problème des liaisons entre la philosophie de l'esprit, l'éthique, la politique et la dimension esthétique de la vie quotidienne. L'auteur parle de la conscience du corps, de la conscience somatique, et de la culture somatique. Il montre que parmi les thèmes de la philosophie traditionnelle (la connaissance, la connaissance de soi, la vertu, le bonheur, la justice) il y en a qui n'ont pas perdu de leur actualité. Une bonne conscience somatique associée à des pratiques corporelles adéquates peuvent nous aider à améliorer nos capacités de perception, d'action et de satisfaction, mais aussi la sensibilité envers l'autre.

Donc, l'esthétique somatique a pour objet le corps, tel qu'il est perçu par chacun, de manière qu'il offre des sensations agréables et de belles représentations. En grandes lignes, on peut la décrire comme une étude critique et philosophique de l'expérience, ayant comme but l'utilisation du corps en tant que

lieu de l'appréciation esthétique sensorielle et de l'auto-façonnement créatif. En admettant la fonction esthétique du corps, on peut mieux valoriser le potentiel dont il dispose. L'esthétique somatique pragmatiste a un caractère prescriptif en proposant des modèles à suivre, des méthodes pour perfectionner la « forme » corporelle et des exercices simultanés pour l'instruction de l'esprit. Quelques méthodologies (« représentationnelles ») insistent exclusivement sur la forme externe du corps, sur son esthétisation superficielle. On y inclut les méthodes sophistiquées de maquillage et d'entretien, la chirurgie plastique, les techniques de bodybuilding. Par contre, les méthodologies « expérientielles » se concentrent sur la qualité esthétique de l'expérience interne, en encourageant les pratiques méditatives orientales (par exemple, le yoga). Une troisième possibilité est représentée par l'esthétique *performative* (pratique) ; on range ici les disciplines dédiées surtout à la force physique et à la santé du corps (les arts martiaux, l'athlétisme, la gymnastique, le soulèvement des poids). L'enjeu de ces démarches serait l'expérience de son propre corps *perçu de l'intérieur* en termes de satisfaction et de beauté.

Beaucoup de cours de Richard Shusterman ne sont pas donnés dans des amphithéâtres, mais dans des salles de sport. L'esthétique somatique vise en fait l'homme ordinaire, simple, préoccupé de la connaissance de soi. La forme physique et la santé, associées aux activités mentales créatives, augmentent amplement le respect de soi. En ce sens, on pourrait considérer le « soi comme une oeuvre d'art » – une oeuvre indivisible et perfectible qu'on a toujours sur soi. Cela voudrait dire que l'on est, même à l'insu parfois, nos propres artistes mobilisés dans un imprévisible *work in progress*.

REFERENCES

- Belting, Hans. 2004. *Pour une anthropologie des images*. Paris : Gallimard.
- Bernard, Michel. 1995. *Le corps*. Paris : Editions du Seuil.
- Cioran, Emil. 1992. *Précis de décomposition*. Paris: Gallimard.

Schusterman, Richard. 2008. *Body Consciousness: A Philosophy of Mindfulness and Somaesthetic*. New York. Cambridge University Press.

Petru Bejan est le directeur du Département de Philosophie de l'Université "Al.I. Cuza" de Iasi. Il donne des cours d'esthétique et de philosophie de l'art et il est le directeur de la revue *Hermeneia* (www.hermeneia.ro). Il est le vice-président de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française.

Address:

Petru Bejan

Department of Philosophy

Al. I. Cuza University of Iasi

Bd. Carol I, 11 700506 Iasi, Romania

E-mail: pbejan@gmail.com